

EXTRAIT DU / EXTRACT FROM CARNET DE BÉROSE N° 7

**Pour citer cet article / To cite this article**

Richard, Nathalie, 2015. « Entre sciences de l'homme et sciences de la nature. Reconfigurations intellectuelles de la préhistoire à la veille de la Première Guerre mondiale », *in* Christine Laurière (dir.), 1913. *La recomposition de la science de l'Homme*, Les Carnets de Bérose n° 7, Paris, Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie / BEROSE - International Encyclopaedia of the Histories of Anthropology, pp. 40-51.

URL : <http://www.berose.fr/article1816.html>

Carnet de Bérose n°7. URL : <http://www.berose.fr/article675.html>

Copyright 2015

Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie / BEROSE - International  
Encyclopaedia of the Histories of Anthropology

ISBN 978-2-11-151957-2

ISSN 2266-1964

## ENTRE SCIENCES DE L'HOMME ET SCIENCES DE LA NATURE

### Reconfigurations intellectuelles de la préhistoire à la veille de la Première Guerre mondiale

*Nathalie Richard*

AU DÉBUT du XX<sup>e</sup> siècle, des reconfigurations intellectuelles viennent modifier la position que la préhistoire occupe dans une cartographie générale des savoirs. Assouplissant les liens étroits qu'elle entretenait jusqu'alors avec les sciences de la nature, elles favorisent des convergences fertiles entre l'archéologie des temps les plus anciens et certaines sciences humaines.

Ces reconfigurations s'intègrent dans un contexte plus large, où les sciences humaines et sociales connaissent elles-mêmes des transformations profondes, ainsi que le manifeste par exemple la création de nouvelles revues spécialisées, *L'Année sociologique*, *L'Année psychologique*, les *Annales de géographie*, la *Revue de Synthèse*, etc. Elles prennent également sens dans un cadre impérial renouvelé qui affecte les recherches de diverses manières, modifiant les conditions concrètes de la recherche de terrain, le contenu des collections qui stimulent la réflexion, l'échelle géographique de la pensée en sciences humaines.

Deux exemples mettront en lumière quelques-unes de ces évolutions. La figure de Salomon Reinach permettra d'évoquer les voisinages redéfinis entre anthropologie culturelle et archéologie préhistorique ; les relations nouvelles qui s'établissent entre histoire et préhistoire seront étudiées à partir des cas de l'historien Henri Berr et du préhistorien Jacques de Morgan.

Un rapprochement neuf, à tout le moins dans le contexte français, s'opère entre préhistoire et anthropologie autour de 1900, s'adossant à deux nouveautés. La première est la reconnaissance définitive de l'art pariétal paléolithique, à la faveur de la multiplication des découvertes de grottes ornées depuis le milieu des années 1890 et de la réévaluation de sites anciennement connus, tel Altamira, mis au jour en 1879 et revisité par Henri Breuil et Émile Cartailhac en 1902<sup>1</sup>. La seconde nouveauté réside dans l'importation en France d'une anthropologie culturelle anglo-saxonne élaborée depuis les années 1860<sup>2</sup>, mais dont l'influence était restée très marginale jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Au début du xx<sup>e</sup> siècle, Salomon Reinach<sup>3</sup> est en position d'opérer un croisement entre ces deux mouvements. Il est conservateur des musées nationaux au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, où il a succédé à Gabriel de Mortillet puis à Alexandre Bertrand. C'est là que ce philologue classique, normalien, agrégé de grammaire et ancien élève de l'école d'Athènes découvre véritablement la préhistoire, dont il a en charge les collections. Il a également des relations suivies avec des archéologues et des anthropologues britanniques. Il entretient une correspondance avec James George Frazer ; il est membre de la Société des antiquaires de Cambridge depuis 1898 et membre d'honneur de l'Institut anthropologique de Londres depuis 1902. « L'art et la magie. À propos des peintures et des gravures de l'âge du renne », article paru dans *L'Anthropologie* en 1903<sup>4</sup>, constitue la principale contribution de Reinach au débat sur l'art préhistorique. Les idées qu'il y exprime opèrent une synthèse neuve entre préhistoire et anthropologie culturelle.

Les premières interprétations portant sur l'art préhistorique avaient été élaborées au début des années 1860, à propos d'objets gravés et sculptés découverts dans la vallée de la Vézère par Henry Christy et Édouard Lartet. Dans un article daté de 1864, ces deux auteurs reconnaissent à ces artefacts le plein statut d'œuvres d'art et soulignent à quel point ces réalisations « s'accord[ai]ent mal avec l'état de barbarie inculte dans lesquels nous nous représentons ces peuples aborigènes<sup>5</sup>. » Les deux auteurs répondaient à cette objection en définissant l'art, non comme l'indice d'un état déjà évolué de la civilisation, mais comme une activité naturelle des êtres humains, activité quasi instinctive d'imitation de la nature, produit du temps libre en une époque où la vie aurait été plus simple, voire plus douce, que la vie moderne. Lartet et Christy inventaient ainsi une sorte d'idylle primitiviste, qui se surimposait à un scénario explicatif du progrès des outillages pour sa part centré sur l'idée d'une lutte des hommes pour leur survie dans un environnement hostile. Malgré cette contradiction, cette thèse emporta l'adhésion de la grande majorité des préhistoriens jusqu'à la fin du xix<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. Dans ce contexte, l'art pariétal constitua dès sa découverte une anomalie, qui resta telle pendant près de deux décennies. La position des peintures dans des galeries obscures et difficiles d'accès, la composition de scènes complexes, la polychromie et la beauté des figures ne paraissent conciliables ni avec l'état de primitifs associé alors aux populations du paléolithique, ni avec l'explication d'un art ludique d'imitation<sup>7</sup>.

En 1903, Reinach signalait très explicitement à ses lecteurs que l'ancienne interprétation de l'art comme naturaliste et ludique ne tenait plus. Il soulignait par exemple d'emblée que les animaux représentés dans les grottes avaient fait l'objet d'un choix. N'y étaient représentées selon lui que des

espèces susceptibles d'être chassées ou pêchées, et cette sélection lui paraissait démontrer suffisamment que « les troglodytes n'ont pas seulement cherché à occuper leurs loisirs ou à fixer leurs souvenirs visuels ». Reinach désignait dès lors le comparatisme ethnographique comme seule voie prometteuse vers la formulation d'une autre explication : « Le seul espoir », écrivait-il en soulignant le mot pourquoi, « que nous ayons de savoir *pourquoi* les troglodytes ont peint et sculpté, c'est de poser la même question aux primitifs actuels <sup>8</sup>. »

Ce recours au comparatisme n'était pas totalement novateur. Mais, mis en œuvre principalement en Grande-Bretagne, il restait limité dans le contexte français. L'application de comparaisons issues de l'anthropologie culturelle pour interpréter les vestiges préhistoriques s'était développée dès les années 1860. Elle était au cœur notamment de *Pre-historic Times* de John Lubbock, ouvrage à succès qui informa largement la vision que les Britanniques de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle se faisaient de la préhistoire <sup>9</sup>. La méthode et les interprétations de Lubbock étaient connues en France, où le livre avait été traduit dès 1867 <sup>10</sup>, et le comparatisme ethnographique avait fait l'objet de discussions dans les congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, notamment celui de 1868 qui s'était tenu à Norwich. Mais, en France, ses applications restaient limitées. Il servait à déterminer la fonction d'objets préhistoriques énigmatiques, tel les « bâtons de commandement », et à préciser les types physiques supposés des hommes du paléolithique.

Dans « L'art et la magie... », la mise en œuvre du comparatisme par Reinach dépasse l'explication fonctionnelle d'un objet ou la restitution des traits d'un visage et vise à faire ressurgir des rituels et des croyances, autant de faits immatériels qui sont associés aux vestiges matériels et qui leur donnent sens. L'auteur y fait principalement œuvre de passeur, important en France des idées qui viennent d'ailleurs et qui sont encore mal connues. Mais il s'y montre également novateur. En érudit français, formé au lycée à la méthode de la philosophie éclectique de Victor Cousin, il prend les idées partout où elles lui paraissent bonnes, et il produit par leur réunion une synthèse innovante <sup>11</sup>.

L'article de 1903 fait plusieurs emprunts à des ouvrages portant sur l'origine de l'art. Reinach opère ainsi un rapprochement fertile entre la préhistoire et une nouvelle histoire de l'art qui intègre l'anthropologie culturelle. Deux sources lui fournissent des données capitales : *Les Débuts de l'art* de l'Allemand Ernst Grosse, professeur d'ethnologie à Fribourg, ouvrage publié en 1894 et traduit en français en 1902 <sup>12</sup> et *Origins of art. A Psychological and Sociological Enquiry* <sup>13</sup> du Finlandais Yrjo Hirn, lecteur à l'université d'Helsinki. Le premier met tout particulièrement en avant la fonction sociale de l'art, soutient que les productions des peuples dits primitifs ne peuvent être appréhendées

qu'au regard des organisations sociales où elles se développent et préconise une méthode comparative. Le second met l'accent sur la psychologie plus que sur la sociologie et relie l'art à des motivations psychiques universelles, appréhendables dans une démarche comparatiste. Ces deux auteurs, malgré leurs divergences, situent l'origine de l'art dans une pulsion artistique fondamentale, universelle et typiquement humaine qui pousserait les êtres humains à extérioriser leurs états émotionnels ou psychologiques. Ils appuient leurs démonstrations sur des exemples ethnographiques nombreux et font parfois référence à l'art préhistorique, sans en faire le cœur de leur propos. Reinach les utilise en fonction de ses besoins, sans se préoccuper de leurs différences, puisant un détail chez l'un ou chez l'autre et le mettant au service de sa propre argumentation. Il s'agit là, typiquement, d'une démarche éclectique.

Reinach entremêle ces références avec d'autres, issues de l'anthropologie culturelle britannique, et adjoint l'anthropologie des religions à ce premier rapprochement entre préhistoire et anthropologie de l'art. Contrairement aux théoriciens de l'art primitif qu'il cite, il centre son interprétation sur le totémisme, tirant ses informations à ce sujet de deux sources principales. La première est l'œuvre de Frazer<sup>14</sup> qui avait déjà constitué la principale référence d'un article que Reinach avait consacré au « totémisme animal » en 1900<sup>15</sup>. L'article de 1903 met aussi à profit des descriptions plus documentées de rituels totémiques, tirées du célèbre ouvrage de Walter Baldwin Spencer et Francis James Gillen sur les aborigènes australiens, *The Native Tribes of Central Australia*<sup>16</sup>. Reinach s'attarde tout particulièrement sur l'*intichiuma* chez les Aruntas, décrivant pour ses lecteurs cette cérémonie propitiatoire dont le but est la multiplication d'un animal totem qui se déroule au pied d'une falaise où sont peintes de grandes images<sup>17</sup>. Cette description lui permet d'affirmer que le désir d'influencer ou de s'appropriier les animaux représentés est à la source de l'art pariétal et de spécifier la nature de cette opération magique en la resituant dans le cadre d'un rituel totémique et dans le contexte de la structure sociale clanique qui lui est associée. Quant à la situation des peintures et des gravures dans des endroits obscurs et difficiles d'accès, Reinach l'explique par le recours au tabou, une autre notion qu'il retient prioritairement des travaux des anthropologues anglo-saxons, à laquelle il a consacré plusieurs articles<sup>18</sup>. Les lieux des peintures et les cérémonies qui y étaient associées devaient être, affirme-t-il, tabous pour les femmes, les enfants et les jeunes non initiés.

Sans doute Reinach suggère-t-il qu'il faut avancer avec prudence sur la voie des explications analogiques, indiquant qu'il serait téméraire d'affirmer l'identité des cultes préhistoriques et de ceux des Aruntas. Mais il conclut sans ambiguïté aux vertus du comparatisme ethnographique pour qui

souhaite dépasser la seule description des œuvres d'art paléolithiques : « À moins de renoncer à toute tentative d'explication, il est plus raisonnable de chercher des analogies chez les peuples chasseurs d'aujourd'hui que chez les peuples agriculteurs de la Gaule ou de la France historique<sup>19</sup> ». L'article de 1903 formule ainsi de manière claire quelques postulats : l'universalité anthropologique de l'art, la légitimité d'un comparatisme qui privilégie l'analogie des états sociaux (ici les peuples chasseurs) et minore la distance des temps et des lieux, l'exclusivité de cette option interprétative pour qui cherche à dépasser la simple description des données archéologiques.

Reinach n'est pas le seul en France, à cette date, à suggérer ces rapprochements et ces interprétations. Mais, bien que son nom se soit partiellement effacé de la mémoire des préhistoriens et de l'histoire des sciences humaines et sociales, il a joué un rôle capital, avant 1914, en contribuant à diffuser ces idées nouvelles vers un plus large public.

Reinach, en effet, n'a pas réservé son interprétation de l'art comme magie totémique de chasse à une revue spécialisée dont les lecteurs se limitaient à quelques centaines. Il évoque également cette hypothèse dans la *Chronique des arts*, périodique destiné à un public curieux de l'actualité culturelle, bien plus diffusé que *L'Anthropologie*<sup>20</sup>. L'École du Louvre, où il enseigne depuis 1890 et où il est devenu professeur titulaire d'archéologie nationale en 1902, lui offre une autre tribune. À l'hiver 1902-1903, Reinach y est chargé d'un cours public d'histoire générale de l'art qui attire un large auditoire, comme le font au même moment les cours de Bergson au Collège de France. La première leçon, intitulée « Les origines de l'art », est consacrée à l'art préhistorique et reprend des éléments de l'article de 1903. Le contenu de ce cours a été publié sous le titre d'*Apollo*<sup>21</sup>, ouvrage qui, à la mort de son auteur en 1932, avait dépassé les 100 000 exemplaires<sup>22</sup>.

« L'art et la magie... » est également repris dans le premier volume de *Cultes, mythes et religions* publié en 1905<sup>23</sup>. Ce recueil est considéré comme une étape dans l'introduction du débat sur le totémisme en France et dans le renouvellement de l'histoire des religions anciennes<sup>24</sup>. Il a circulé largement et a été réédité par deux fois en 1908 et 1922. Freud, parmi d'autres, a acheté *Cultes, mythes et religions* en 1912 et, contrairement à ses habitudes, en a abondamment surligné le texte<sup>25</sup>. Cet ouvrage constitue une référence majeure dans *Totem et tabou*, où il est d'ailleurs fait directement référence à l'article de 1903 sur l'art et la magie<sup>26</sup>.

« L'art et la magie » a également été lu par des préhistoriens. La monographie que l'abbé Henri Breuil et Émile Cartailhac consacrent en 1906 à la grotte d'Altamira<sup>27</sup> marque une étape importante dans l'histoire de l'art pariétal. Comme Reinach, les deux auteurs s'efforcent de dépasser la seule

description pour proposer une interprétation. À cet effet, ils font un large usage du comparatisme ethnographique, consacrant trois chapitres à « l'art des primitifs actuels <sup>28</sup> ». Breuil et Cartailhac restent toutefois plus prudents que Reinach dans leur explication globale de l'art préhistorique. S'ils affirment bien la « valeur magique » de l'art préhistorique et s'ils font référence à l'article de 1903, les deux auteurs prennent leurs distances face à l'hypothèse du totémisme et de la chasse. Les comparaisons ethnographiques leur paraissent suggérer une relation de l'art avec des « traditions mythiques <sup>29</sup> » qui pourraient relever du fétichisme aussi bien que du totémisme.

Par la suite, Breuil abandonna définitivement l'interprétation totémique au profit de l'hypothèse d'un culte de dieux/ancêtres créateurs, où le mythe récité et représenté lors de cérémonies secrètes assurait la « présence réelle » de la divinité <sup>30</sup>. Cette nouvelle interprétation ne prenait plus sa source dans l'anthropologie culturelle anglo-saxonne de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais dans la pensée de Lucien Lévy-Bruhl. Elle reposait toutefois toujours sur le postulat de la fertilité des croisements entre anthropologie culturelle et préhistoire.

Tandis que se redéfinissaient, ainsi que le révèle l'exemple de Reinach, les voisinages entre anthropologie culturelle et archéologie préhistorique, des relations nouvelles s'établissaient entre cette dernière et l'histoire.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la préhistoire est presque totalement absente des préoccupations des historiens. Dans *L'Histoire de France* de Lavisse, par exemple, le premier volume, paru en 1900 et rédigé par Gustave Bloch (le père de Marc Bloch) <sup>31</sup>, consacre seulement quelques pages à la préhistoire. Il en va de même dans *La Revue historique*, la principale revue disciplinaire fondée en 1876 <sup>32</sup>. À la veille de la Première Guerre mondiale pourtant, les articles consacrés à la préhistoire sont devenus plus nombreux dans ce périodique ; une section lui est dédiée à partir de 1923 dans la rubrique intitulée « Notes bibliographiques ».

Plusieurs raisons théoriques ont rendu difficile la rencontre de l'histoire et de la préhistoire avant 1900. Ces obstacles sont tout particulièrement liés à l'attachement des historiens de l'école dite « méthodique » au positivisme. Lorsqu'ils revendiquent pour l'histoire le statut de science positive, les historiens n'affirment pas une confiance naïve dans la capacité de l'histoire à découvrir des « faits », mais appliquent à leur discipline quelques-unes des prescriptions fondamentales de la philosophie comtienne. Parmi celles-ci figure l'illégitimité de la recherche des causes premières ou des origines. La préhistoire, qui leur apparaît justement comme une telle quête, tombe sous cette interdiction. Suivant Auguste Comte et Émile Littré, ces historiens considèrent également comme illégitime l'explication

de phénomènes complexes par les sciences des phénomènes d'ordre moins complexe. Gabriel Monod et Charles Seignobos, par exemple, condamnent pour cette raison l'usage des sciences biologiques ou physico-mathématiques en histoire. Ils soutiennent que l'identité de l'histoire tient à la spécificité de son objet, l'homme, dont le caractère distinctif vient du fait qu'il possède des idées morales, des sentiments et une imagination. Et ce sont ces phénomènes psychologiques qu'il faut chercher à atteindre si l'on veut véritablement expliquer les événements du passé. C'est pourquoi ces historiens soutiennent une approche dite « psychologique » qui leur semble permettre d'accéder aux sentiments et aux motivations des acteurs du passé<sup>33</sup>. Ainsi conçue, l'histoire privilégie par nécessité les individus, ainsi que le montrent bien les critiques que Seignobos adresse au « fait social » des durkheimiens. De même, elle érige le document écrit en source par excellence, car il conserve la trace la plus aisément déchiffable de la pensée des acteurs du passé. Par définition, la préhistoire ne fournit pas ce type de sources et elle ne se prête pas aisément à l'enquête psychologique telle que la conçoivent alors les historiens.

Après 1900 toutefois, des voix s'élèvent pour revendiquer d'un côté une « nouvelle histoire », de l'autre une nouvelle manière de faire de la préhistoire. L'historien Henri Berr articule un discours de la réforme autour de la notion de synthèse historique, à partir de 1900 dans la *Revue de synthèse* et, en 1911, dans *La Synthèse en histoire*<sup>34</sup>. Le préhistorien Jacques de Morgan formule au même moment des propos réformateurs dans *Les Recherches archéologiques, leurs buts et leurs procédés*, en 1906 et dans *Les Premières civilisations* en 1909<sup>35</sup>. C'est à lui qu'Henri Berr fait appel pour rédiger le volume consacré à la préhistoire dans la série « L'évolution de l'humanité », un projet conçu avant 1914 qui vise à proposer un panorama global de l'histoire mondiale. Intitulé *L'Humanité préhistorique*, l'ouvrage paraît en 1921<sup>36</sup>. L'historien et le préhistorien entretiennent une correspondance suivie depuis 1919 et partagent une même conception philosophique de l'histoire comme « synthèse ». Tous deux revendiquent en effet une histoire véritablement « universelle », développant un point de vue étendu à l'ensemble du monde et à l'ensemble des époques, susceptible de mettre en lumière des régularités du devenir humain<sup>37</sup>. Leurs pensées convergent également sur d'autres points fondamentaux, favorisant les rapprochements entre histoire et préhistoire.

Le premier d'entre eux tient à l'usage de nouveaux modèles qui permettent de penser l'articulation de l'homme et du milieu naturel. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, il est en effet devenu possible de penser autrement que sur le mode de l'adaptation biologique et du déterminisme naturel la relation des hommes à leur environnement. Autour de Paul Vidal de la Blache et de ses élèves, s'élabore



une nouvelle géographie, une « géographie humaine » comme on commence à l'appeler, qui pense l'articulation homme/milieu en termes d'interactions<sup>38</sup>. De nouvelles notions sont mises en avant, tels la « région naturelle » et le « pays », entités géographiques dont le sol et le climat favorisent des formes spécifiques de mise en valeur économique et de regroupements sociaux, espaces qui sont définis par des frontières naturelles et reliés ou non par des voies de communication. À ces conceptions s'adjoint celle, centrale, de « paysage » qui induit une grille de lecture à la fois naturaliste et culturaliste. Conservant la trace des activités humaines qui l'ont pour partie façonné, le paysage peut être lu comme un vestige archéologique.

Les travaux de Vidal de la Blache furent pour Henri Berr une importante source d'inspiration ; il les cite à plusieurs reprises dans *La Synthèse en histoire*<sup>39</sup>. Or l'archéologue Jacques de Morgan met en avant une lecture de l'espace très similaire. Formé à la topographie à l'École des mines, il accorde une grande attention aux voies de communication. Le chapitre consacré à « l'examen du pays à explorer » dans *Les Recherches archéologiques* met ainsi l'accent sur l'attention que l'archéologue doit porter aux vallées, aux gués et aux cols<sup>40</sup>. Dans *L'Humanité préhistorique*, les variations du niveau du sol et des glaciers sont décrites avec minutie. Les conditions climatiques qu'elles induisent influencent certes les besoins et, de ce fait, la nature des outillages ; mais glaciations et mouvements du sol ouvrent et ferment aussi des voies de communication qui sont l'occasion de migrations et de contacts<sup>41</sup>. Dans l'archéologie de Morgan la route, ainsi qu'il le formule, joue « un rôle prépondérant<sup>42</sup> » ; le moteur principal de l'histoire humaine est pour lui le jeu complexe des isolements et des contacts, pacifiques ou non, entre les groupes humains. Cette lecture « culturelle » du milieu naturel, commune à Berr et à Morgan, fait disparaître l'obstacle que constituait, pour les historiens de l'école méthodique, la réduction de l'homme à la nature qu'impliquaient les modèles adaptatifs inspirés des théories évolutionnistes.

Un deuxième enjeu théorique d'importance est le renoncement au point de vue méthodologique individualiste. On repère dans les textes qui plaident pour une réforme de l'histoire et de la préhistoire une minoration du rôle des individus et, en regard, une valorisation du collectif. Dans la préface des *Premières civilisations*, par exemple, Morgan rappelle certes le rôle que jouent parfois les « hommes de génie<sup>43</sup> ». Mais il soutient que le mouvement de l'histoire n'est pas subordonné à leurs seules actions. Ce mouvement est lié, dit-il, à mille causes et, dans ce jeu complexe des causes, les individus sont en majorité des « acteurs inconscients » d'un mouvement qui les dépasse<sup>44</sup>. Dans *La Synthèse en histoire*, Berr légitime de manière plus théorique l'existence des faits collectifs. Une partie consacrée à

la question de « l'individualité » souligne qu'il existe des formes « d'individualité collective » qui sont plus intéressantes pour l'historien<sup>45</sup>. Il relie cette notion à la « psychologie sociale » contemporaine, citant, entre autres, les travaux de psychologie des peuples d'Alfred Fouillée et d'Émile Boutmy<sup>46</sup> et la sociologie psychologique de Gabriel Tarde<sup>47</sup>. La méthode psychologique qui fondait le rapport exclusif des historiens méthodiques à l'acteur individuel, est ainsi réinterprétée et mise au service d'une enquête qui, tout en restant psychologique, désigne comme ses objets privilégiés des faits collectifs.

De même que les réflexions sur l'art pariétal ont favorisé le croisement de l'archéologie préhistorique et de l'anthropologie culturelle, de même la valorisation du collectif et les nouvelles lectures du paysage ont permis des rapprochements fertiles entre histoire et préhistoire. Cette dernière, à la veille de la Première Guerre mondiale, n'a pas perdu les liens qu'elle entretient avec les sciences biologiques et paléontologiques, mais elle s'établit définitivement dans un entre-deux, au point de rencontre entre sciences de la nature et sciences humaines. Son éparpillement institutionnel actuel, entre facultés de sciences et de lettres au sein de l'université française et entre sections diverses du CNRS, est la conséquence de cette position originale dans la cartographie des savoirs.

Les évolutions décrites à partir des exemples de Reinach, de Berr et de Morgan, sont aussi le fait de bien d'autres acteurs. Avant 1914, le rôle d'Henri Breuil, mieux connu, fut également capital<sup>48</sup> ; Camille Jullian et son célèbre « Plaidoyer pour la préhistoire » prononcé en 1907, en inauguration de son cours d'antiquités nationales au Collège de France, auraient également mérité des développements<sup>49</sup>. Tous contribuent, non seulement à faire bouger les frontières disciplinaires de la préhistoire, mais aussi à promouvoir un regard plus spatialisé, à décentrer le point de vue hors d'Europe et à étendre l'échelle des analyses au monde, à valoriser une lecture des cultures matérielles comme indices d'organisations sociales et de systèmes de croyances : autant de transformations qui ont marqué durablement le destin de la discipline.

## NOTES

1. M. Sáez de Sautuola, *Breves apuntes sobre algunos objetos prehistóricos de la Provincia de Santander*, Santander, Martinez, 1880 ; H. Breuil & É. Cartailhac, *La Caverne d'Altamira à Santillane près Santander (Espagne)*, Monaco, Imprimerie de Monaco, 1906. ❧
2. G. W. Stocking, *Victorian Anthropology*, New York, Free Press, 1987. ❧
3. H. Duchêne, « Salomon Reinach devant les hommes et les religions », dans S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1996, p. v-lxxxix ; *Salomon Reinach (1858-1932). Un savant saint-germanoïse*, *Bulletin des Amis du Vieux Saint-Germain*, 49, 2012, p. 7-154. Voir aussi S. Basch, M. Espagne & J. Leclant (dir.), *Les Frères Reinach*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, De Boccard, 2008. ❧
4. S. Reinach, « L'art et la magie. À propos des peintures et des gravures de l'âge du renne », *L'Anthropologie*, 14, 1903, p. 257-266. ❧
5. H. Christy & É. Lartet, *Cavernes du Périgord. Objets gravés et sculptés des temps préhistoriques dans l'Europe occidentale*, Paris, Didier, 1864, extrait de la *Revue archéologique*, p. 34. ❧
6. O. Moro Abadia & M. R. Gonzales Morales, « Towards a Genealogy of the Concept of 'Paleolithic Mobiliary Art' », *Journal of Anthropological Research*, 60, 2004, p. 321-340 ; N. Richard, « De l'art ludique à l'art magique, interprétations de l'art pariétal au XIX<sup>e</sup> siècle », *Histoire de la préhistoire, Bulletin de la Société préhistorique française*, 90, 1, 1993, p. 60-68. ❧
7. Voir É. Harlé, « La grotte d'Altamira, près de Santander (Espagne) », *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 2e série, 12, 1881, p. 275-283. ❧
8. S. Reinach, « L'art et la magie... », *art. cit.*, p. 259. ❧
9. J. Lubbock, *Pre-historic times, as illustrated by Ancient Remains, and the Manners and Customs of Modern Savages*, London, Williams and Norgate, 1865 ; G. Daniel & C. Renfrew, *The Idea of Prehistory*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2nd ed., 1988. ❧
10. *L'homme avant l'histoire*, Paris, Baillière, 1867. Devient *L'Homme préhistorique, étudié d'après les monuments retrouvés dans les différentes parties du monde, suivi d'une description comparée des mœurs des sauvages modernes* en 1876. ❧
11. J. I. Brooks, *The Eclectic Legacy: Academic Philosophy and the Human Sciences in Nineteenth-Century France*, Newark, University of Delaware Press, 1998. ❧
12. E. Grosse, *Les Débuts de l'art*, Paris, Alcan, 1902. ❧
13. Y. Hirn, *Origins of art. A Psychological and Sociological Enquiry*, London, Macmillan and Co, 1900. ❧
14. Notamment *Le Totémisme, étude d'ethnographie comparée*, Paris, Schleicher, 1898 (traduction d'un long article paru dans la neuvième édition de l'*Encyclopedia britannica* en 1887). ❧
15. S. Reinach, « Phénomènes généraux du totémisme animal », *Revue scientifique*, 15, 1900, p. 449-457. ❧
16. W. B. Spencer & F. J. Gillen, *The Native Tribes of Central Australia*, London, Macmillan, 1899. ❧
17. S. Reinach, « L'art et la magie... », *art. cit.*, p. 261. ❧

18. Par exemple, S. Reinach, « Quelques observations sur le tabou », *L'Anthropologie*, 11, 1900, p. 401-407. ❏
19. S. Reinach, « L'art et la magie... », *art. cit.*, p. 263. ❏
20. S. Reinach, « Bibliographie. G. Chauvet, *Notes sur l'art primitif* », *Chronique des arts*, 7 février 1903, p. 47. ❏
21. S. Reinach, *Apollo. Histoire générale des arts plastiques professée à l'École du Louvre en 1902-1903*, Paris, Hachette, 1904. ❏
22. R. Cagnat, « Notice sur la vie et les travaux de Salomon Reinach », *Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1933*, 1933, p. 456. ❏
23. S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, Paris, Leroux, 5 vol., 1905-1923. ❏
24. F. Rosa, *L'Âge d'or du totémisme. Histoire d'un débat anthropologique, 1887-1929*, Paris, CNRS éditions/Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2003. ❏
25. J. K. Davies & G. Fichtner (eds.), *Freud's Library, a Comprehensive Catalogue*, Tübingen, Diskord, London, the Freud Museum, 2006 ; J. Le Rider, « Freud lecteur de Salomon Reinach, Reinach juge du "freudisme" », dans S. Basch, M. Espagne & J. Leclant (dir.), *Les Frères Reinach, op. cit.*, p. 349-356. ❏
26. S. Freud, *Totem et tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, Paris, Payot, 1951 [1912], chapitre 3 « Animisme, magie et toute-puissance des idées », p. 70. ❏
27. H. Breuil & É. Cartailhac, *La caverne d'Altamira à Santillana près Santander (Espagne), op. cit.* Daté de 1906, le volume parut en réalité en 1908. A. Hurel, *L'Abbé Breuil. Un préhistorien dans le siècle*, Paris, CNRS éditions, 2011, p. 85-130 ; N. Coxe (dir.), *Sur les chemins de la préhistoire. L'abbé Breuil du Périgord à l'Afrique du Sud*, Paris, Somogy, 2006, p. 79-127. ❏
28. H. Breuil & É. Cartailhac, *La caverne d'Altamira, op. cit.*, chapitres 10 à 13. ❏
29. *Ibid.*, p. 221. ❏
30. Voir par exemple, H. Breuil & R. Lantier, *Les Hommes de la pierre ancienne (paléolithique et mésolithique)*, Paris, Payot, 1951, p. 327-328. ❏
31. G. Bloch, *Les Origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine*, E. Lavisse (dir.), *Histoire de France des origines jusqu'à la Révolution*, Paris, Hachette, t. 1, 1900. ❏
32. N. Richard, « L'homme invisible. Les historiens français et la préhistoire à la fin du XIXe siècle », dans A. et J. Ducros (dir.), *L'Homme préhistorique. Images et imaginaire*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 63-80. ❏
33. Par exemple C. Seignobos, « Les conditions pratiques de la recherche des causes dans le travail historique » (1907), dans *Études de politique et d'histoire*, Paris, PUF, 1934, p. 26-59 ; voir N. Richard, « Histoire et psychologie. Quelques réflexions sur la spécificité de l'histoire au XIXe siècle », *Romantisme*, 104, 1999, p. 69-84. ❏
34. H. Berr, *La Synthèse en histoire. Son rapport avec la synthèse générale*, Paris, Albin Michel, 2e éd., 1953 [1911] ; voir A. Biard, D. Bourel & É. Brian (dir.), *Henri Berr et la culture scientifique du XXe siècle : histoire, science, philosophie*, Paris, Albin Michel, 1997. ❏
35. J. de Morgan, *Les Recherches archéologiques, leurs buts et leurs procédés*, Paris, La Revue des Idées, 1906 ; *Les Premières civilisations. Études sur la préhistoire et l'histoire jusqu'à la fin de l'Empire macédonien*, Paris, Ernest Leroux, 1909 ; voir

- F. Djindjian, C. Lorre & L. Touret (dir.), *Caucase, Égypte et Perse : Jacques de Morgan (1857-1924), pionnier de l'aventure archéologique*, Saint-Germain-en-Laye, Musée d'Archéologie nationale, 2009. ❧
36. J. de Morgan, *L'Humanité préhistorique. Esquisse de préhistoire générale*, Paris, La Renaissance du livre, 1921. ❧
37. H. Berr, *En marge de l'histoire universelle*, Paris, A. Michel, 1954 ; « Avant-propos. La main et l'outil » dans J. de Morgan, *L'Humanité préhistorique*, *op. cit.*, p. v-xix ; J. de Morgan, « Préface », *Les Premières civilisations*, *op. cit.*, p. i-vii. ❧
38. M.-C. Robic (dir.), *Du milieu à l'environnement : pratiques et représentations du rapport homme-nature depuis la Renaissance*, Paris, Économica, 1992 ; voir aussi W. Feuerhahn, « Du milieu à l'Umwelt. Enjeux d'un changement terminologique », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 4, 2009, p. 419-438. ❧
39. H. Berr, *La Synthèse en histoire*, *op. cit.*, p. 89-90 et 94. ❧
40. J. de Morgan, *Les Recherches archéologiques*, *op. cit.*, p. 12. ❧
41. J. de Morgan, *L'Humanité préhistorique*, *op. cit.*, p. 39-44. ❧
42. J. de Morgan, *Les Recherches archéologiques*, *op. cit.*, p. 72. ❧
43. J. de Morgan, *Les Premières civilisations*, *op. cit.*, p. vi. ❧
44. *Ibid.*, p. i. ❧
45. *Ibid.*, p. 69-107. ❧
46. *La Synthèse en histoire*, p. 85-86 ; A. Fouillée, *Esquisse psychologique des peuples européens*, Paris, Alcan, 1903 ; É. Boutmy, *Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Colin, 1901. ❧
47. *Ibid.*, p. 97-103. ❧
48. Arnaud Hurel, *L'Abbé Breuil. Un préhistorien dans le siècle*, *op. cit.* ❧
49. C. Jullian, « Plaidoyer pour la préhistoire », dans *Au seuil de notre histoire*, Paris, Boivin, 1930, t. 1, p. 52-74. ❧

# 1913 La recomposition de la science de l'Homme



Sous la direction de **Christine Laurière**

7

Les Carnets de Bérose

## SOMMAIRE

POURQUOI 1913 ? Avant-propos <i>Daniel Fabre</i>	6
1913, LA RECOMPOSITION DE LA SCIENCE DE L'HOMME. Introduction <i>Christine Laurière</i>	13

### Première partie

#### L'EFFERVESCENCE INSTITUTIONNELLE DES ANNÉES 1910

ENTRE SCIENCES DE L'HOMME ET SCIENCES DE LA NATURE. Reconfigurations intellectuelles de la préhistoire à la veille de la Première Guerre mondiale <i>Nathalie Richard</i>	40
LA CRÉATION DE L'INSTITUT DE PALÉONTOLOGIE HUMAINE EN 1910. Une étape de la recomposition de la science de l'Homme <i>Arnaud Hurel</i>	52
QUAND L'ETHNOGRAPHIE DÉFIE L'ANTHROPOLOGIE. Le tournant manqué du Musée d'Ethnographie du Trocadéro <i>Fabrice Grognet</i>	64
L'INSTITUT FRANÇAIS D'ANTHROPOLOGIE (1910-1958), UN LONG FLEUVE TRANQUILLE ? Vie et mort d'une société savante au service de l'ethnologie <i>Christine Laurière</i>	89

### Deuxième partie

#### DU CÔTÉ DE L'ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE

UNE SCIENCE COLONIALE INUTILE ? Pratiques anthropométriques et colonisation au début du xx <sup>e</sup> siècle <i>Emmanuelle Sibeud</i>	112
RÉFLEXIONS SUR LA DÉCADENCE DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS <i>Jean-Claude Wartelle</i>	132

Troisième partie  
DU CÔTÉ DES DURKHEIMIENS

HENRI HUBERT ET LES PERSPECTIVES SOCIOLOGIQUES MISES EN ŒUVRE AU MUSÉE DES ANTIQUITÉS NATIONALES	144
<i>Christine Lorre</i>	
MENTALITÉ PRIMITIVE ET PRÉPARATION DE L'IMPRÉVISIBLE. L'engagement jaurésien de Lévy-Bruhl pendant la guerre	156
<i>Frédéric Keck</i>	
SOCIOLOGIE ET LINGUISTIQUE. Penser la relation entre langue et société	167
<i>Jean-François Bert</i>	

Quatrième partie  
PENSER LES RELIGIONS PRIMITIVES

LE TOTÉMISME HIER. Obsessions naïves d'un débat anthropologique	178
<i>Frederico Delgado Rosa</i>	
SCIENCE DE L'HOMME OU « SCIENCE DE DIEU » ? Révélation primitive et formes élémentaires du religieux	196
<i>André Mary</i>	
ÉMILE DURKHEIM, SIGMUND FREUD, RUDOLF OTTO. Dialogues sur l'altérité	223
<i>Marcello Massenzio</i>	
Bibliographie générale	235
Les auteurs	258





UNE COLLECTION DU LAHIC ET DU DÉPARTEMENT DU PILOTAGE DE LA RECHERCHE  
ET DE LA POLITIQUE SCIENTIFIQUE  
*Direction générale des patrimoines, Ministère de la Culture*

DIRIGÉE PAR DANIEL FABRE ET CLAUDIE VOISENAT



COMITÉ DE LECTURE

Arnaud Dhermy  
Giordana Charuty  
Nelia Dias  
David Hopkin

Jean Jamin  
Fanch Postic  
Nathalie Richard  
Françoise Zonabend

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Annick Arnaud

*Les manuscrits doivent être adressés au Lahic*  
11, rue du Séminaire de Conflans 94220 Charenton-Le-Pont  
Tél : 01 40 15 76 20 – Fax : 01 40 15 76 75  
e-mail : [claudie.voisenat@cnrs.fr](mailto:claudie.voisenat@cnrs.fr)